FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLES-ORLEANS, 23 JUILLET 1861.

SOUVENIRS ET AVENTURES

d'un volontaire de Garibaldi.

Recueillis et rédigés par

M. CLÉMENT CARAGUEL.

II.

Le *Washington* et l'*Utile*. — Le colonel Medici. — Le Pierre-l'Ermite. — Embarquement. — Le débarcadère en fashion. — La jeune mitrailleuse. — John Peer. — La jeune Grénonoise. — Miss W..... — Les parties d'échecs. — Capre-nera. — Les bleuses rouges. — Le *Démétrius*.

Le lendemain, parfaitement tranquille sur le sort de mon ami, qui ne pouvait pas encore quitter le lit, mais que je laissais en bonnes mains, j'allai rendre visite à M. Balduzzi, un peu inquiet par l'accident de l'amiral. Il me reçut en effet très froidement, et me demanda d'un ton sévère pourquoi je n'étais pas à mon poste.

Je lui racontai notre accident en peu de mots. Il parut fort mécontent et m'invita, après un moment de réflexion, à repasser dans l'après-midi. Je sortis assez étonné de la tournure que prenait mon affaire, mais quand je le rencontrai une heure plus tard, on n'était plus le même homme: un bête gaydomonde avait une expression de bonté et d'indulgence.

—Monsieur, me dit-il, j'ai pris en considération vos excuses. Après tout, vous êtes jeune, vous venez de loin pour vous dévouer à notre cause, et vous êtes Français. Je tiens beaucoup à vous en que je ne ferais pas pour un Italien qui aurait ainsi manqué à ses devoirs. Passons au *Washington*.

Je le remerciai vivement et je sortis. Au secrétariat, on me remit un ordre d'embarquement qui m'enjoignait de me rendre tout de suite à bord du *Washington*, commandé par M. Balduzzi en personne.

Je courus en toute hâte à mon poste.

Quatre navires, y compris l'*Utile*, qui avait déjà pris la mer, devaient faire partie de cette seconde expédition. C'étaient: le *Washington*, l'Orégon et le Franklin.

Le Washington était un navire à hélice de la compagnie Marc Fraysenet de Marseille, construit pour faire la traversée de Bombay à Odessa. Etroit, d'une longueur démesurée, utilité en clipper, il n'était pas très propre à des transports de troupes, mais il faisait un service de ce qu'on avait sous la main. Appelé primitivement l'Hélévéda, on lui avait rendu ce nom pour lui dénaturer celui de l'illustre fondateur de la liberté américaine. C'est de la même manière qu'avaient été débaptisés le Franklin et l'Orégon.

Toute la journée se passa à embarquer des caisses de fusils, des barils d'eau et des provisions de toute nature, mais le soir, quand notre nous disposions à prendre la mer, j'étais arrivé à détendre ses tours. Le départ était remis au lendemain pour attendre les volontaires de Milan et de Turin qui n'étaient pas encore arrivés. Dans la soirée, vers neuf heures, un grand cri nous et détacha de terre condamné à bord l'état-major du colonel Medici, commandant l'expédition. Un peu plus tard le colonel arriva lui-même.

J'avais enfin devant les yeux un des chefs de la révolution italienne, et le cœur me battait d'émotion à en étouffer. Le colonel Medici, qu'il était déjà illustré à Venise en 1849 et dans la dernière guerre, où il commandait un corps de volontaire, est un homme de quarante-cinq ans environ, de haute taille, mais d'un maintien modéré toute l'exception du mot. Son pâle visage respire le courage et le sang-froid, et c'est un de ces rares généraux qui exercent une sorte de fascination sur leurs soldats et qui ont le pouvoir de les enlever d'un mot et d'un geste. Je ne le connaissais alors que par les récits des volontaires, mais j'eée vis plus tard à Palermo, au milieu d'un feu d'enfer et d'une grêle de balles qui avaient les plus braves, diriger le combat et donner ses ordres sans quitter un seul instant le cigare qu'il avait à la bouche, avec autant de calme que s'il se fût trouvé dans les rues de Gênes, et je compris l'influence qu'un chef pareil devait avoir sur ses soldats.

Nous le trouvâmes l'ancre pour aller mouiller près de phare où l'Orégon et le Franklin nous rejoindraient pas à nous rejoindre. Les commandants de ces deux navires étaient venus à notre bord, où ne tenait un conseil de guerre. Vers minuit, nous longeâmes la côte jusqu'à Bahia Pierre d'Arena; c'était là que les volontaires nous attendaient: malheureusement il n'y eut pas de place pour tout le monde, et bon nombre d'entre eux durent se résigner à retarder leur départ. L'*Orégon* et le *Franklin* terminèrent leur chargement avant nous, et étant venus les prendre pour Capharé, qui était le point de ralliement. Bientôt après, nous gagnâmes le large à notre tour, sous pavillon américain.

Il commença alors à faire jour. Le premier volontaire que j'aperçus en me promenant sur le pont fut un jeune séminariste qui avait joué le trou aux cartes pour aller se battre en Sicile. Quand je dis qu'il avait joué le trou, ce n'est qu'une façon de parler, car il le portait encore, et je ne pus m'empêcher de rire sous cape de l'air gauche de ce pauvre garçon, qui se permettait à l'avant de vaquer en soutane entre et le mousquet sous le bras.

J'eus le curiosité d'aborder un peu de ses intentions:

—Mon ami, lui dis-je, il vous manque encore quelques parties essentielles de l'équipement militaire, vous n'avez ni ambre ni gibecha.

Ma, signor, fit-il douloureusement, avec un soupire!

Un moment que j'avais envoyé chercher une gibecha et un ambre parmi avec ces deux objets, dont j'affublai le malheureux volontaire tant bien que mal. Ainsi accoutré, il fit quelque mouvement, qui avait voulu suivre son mari dans la crotaude. Pensive et silencieuse, elle s'approcha en hautesse avec l'Immobilité d'une statue. Le maître était tellement ému, qu'il tirait sur les flancs de navire et rebondissait en bosses jusqu'à la hauteur de sa tête, de sorte que par momens cette gracieuse figure semblait, comme la Vénus marine, sortir du milieu de l'écume vagueuse.

Il y avait encore à bord une autre femme aux lèvres de feu, et je puis le dire sans manquer de la galanterie, d'un aspect aussi sévère, mais d'une autre nature, mais d'une nature, mais d'une nature, mais d'une